Prix Jan Michalski de littérature 2025
L'oiseau rare de Guadalupe Nettel
Laudatio par Andrea Marcolongo, membre du jury

Chers membres de la Fondation Jan Michalski,
chers amis de la littérature,
chère Guadalupe Nettel,

Il est des livres qui, silencieusement, bouleversent notre façon de regarder la vie. Ils ne s'imposent pas : ils s'approchent. Ils ne cherchent pas à convaincre, mais à comprendre. Et, dans ce geste de compréhension, ils réparent quelque chose de profondément humain. *L'oiseau rare*, que nous honorons ce soir, appartient à cette famille de livres discrets et nécessaires.

Son titre, à lui seul, contient tout un monde. *L'oiseau rare – La hija única* dans la langue où vous l'avez écrit, Guadalupe – évoque ce qui échappe, ce qui ne se conforme pas. Il dit la beauté du singulier, la résistance de l'exception, la lumière fragile de ce qui ne rentre pas dans les cadres du possible. Cet oiseau, c'est d'abord l'enfant autour duquel votre roman déploie son mouvement de grâce et de douleur. Mais c'est aussi, plus secrètement, la métaphore de toute existence : cette obstination de la vie à continuer d'être, même lorsqu'elle ne devrait plus pouvoir voler.

Dans ce roman d'une intensité bouleversante, nous faisons la rencontre de Laura, narratrice au regard aigu, observatrice du monde comme on examine un paysage intérieur. Autour d'elle gravitent Alina, son amie d'enfance, qui apprend que l'enfant qu'elle porte est atteinte d'une malformation irréversible, et Doris, mère célibataire, qui tente de protéger son fils Nico des violences de la ville. Trois femmes, trois solitudes, trois chemins de maternité qui finissent par se croiser pour inventer, ensemble, une forme de communauté invisible.

L'oiseau rare n'est pas un roman sur la maternité. Il est un roman sur la vie, dans tout ce qu'elle a de nu et de contradictoire. Vous y écrivez la maternité comme une expérience radicalement humaine, à la fois biologique et symbolique : celle de donner forme à ce qui veut mourir, d'aimer même ce que l'on ne peut pas sauver. Vous affrontez la question du deuil avant la mort, de la naissance empêchée, de la promesse brisée avant même d'avoir été tenue.

Et pourtant, malgré la tragédie, votre livre est traversé d'une lumière d'une douceur inouïe. Vous ne fuyez jamais la douleur, mais vous la regardez avec une clarté qui finit par la désarmer. Il y a, dans vos pages, cette foi tranquille que la littérature peut nommer l'indicible, peut accueillir ce que la société rejette ou ne sait pas dire. Là où d'autres verraient le désespoir, vous trouvez une manière d'habiter la perte.

Votre écriture, d'une limpidité presque transparente, avance à pas mesurés. Elle ne cherche pas l'effet, mais la justesse. Chaque phrase respire, comme si le souffle même de la vie passait entre les mots. Dans cette langue sans emphase, tout devient poignant : un geste, une attente, une phrase retenue. Vous écrivez comme on soigne. Avec précaution, avec respect, avec écoute.

Il faut dire que votre œuvre tout entière, Guadalupe, depuis vos débuts, est une exploration du vivant sous toutes ses formes. Dans *Le corps où je suis née*, vous racontiez la découverte de soi à travers la différence et la fragilité du corps. Dans *Après l'hiver*, vous exploriez la solitude et la peur de s'attacher, dans un monde où les relations humaines semblent toujours menacées. Dans *La vie de couple des poissons rouges*, vous étendiez votre regard aux autres espèces,

interrogeant notre manière de cohabiter avec le vivant. Et voilà que *L'oiseau rare* vient, en quelque sorte, tout rassembler : le corps, la solitude, le lien, la survie. Tout y est, mais apaisé. Ce roman semble être une respiration nouvelle dans votre parcours, une réconciliation avec la vie, non pas une vie idéale, mais la vie telle qu'elle est, imparfaite et belle.

À travers vos personnages féminins, vous restituez une vérité que peu osent affronter : celle de femmes qui ne se définissent plus par ce qu'elles possèdent ou accomplissent, mais par la capacité à aimer, à partager, à résister. Ces femmes ne sont pas héroïnes, mais gardiennes : gardiennes de la tendresse dans un monde brutal, gardiennes d'une attention à ce qui demeure vivant. Dans un univers saturé d'images et de bruit, vous réhabilitez le silence, le geste simple, la parole lente.

Mexico, dans votre roman, n'est pas un décor mais un organisme vivant. C'est une ville tentaculaire, bruyante, imparfaite, où la beauté surgit toujours là où on ne l'attend pas : dans une cuisine, un square, un regard croisé dans la rue. Vous faites de cette ville un miroir du monde contemporain : un lieu de contradictions, de luttes, mais aussi de miracles ordinaires. Et dans ce chaos, vos héroïnes trouvent, par la solidarité et la bienveillance, un espace de résistance.

Ce qui impressionne, chez vous, Guadalupe, c'est la manière dont la lucidité ne tue jamais l'espérance. Vous voyez tout – la mort, la violence, la précarité, la peur – mais vous ne renoncez pas. Vous continuez à croire à la bonté, à la douceur, à la possibilité de gestes justes. Votre écriture est lucide, mais elle est aussi miséricordieuse.

C'est pourquoi votre œuvre résonne bien au-delà du Mexique. Elle appartient à ce grand courant humaniste de la littérature mondiale qui refuse la résignation. Vous prolongez, à votre manière, la tradition d'Octavio Paz et de Juan Rulfo, mais en y ajoutant la voix du féminin, de l'intime, de la tendresse. Vous montrez que la vraie modernité n'est pas dans la froideur du constat, mais dans la chaleur du regard.

Recevoir le Prix Jan Michalski, c'est rejoindre une lignée d'auteurs et d'autrices qui croient que la littérature peut encore tenir le monde debout. C'est reconnaître que, face à la brutalité du réel, la seule réponse possible demeure celle de la parole. Et votre parole, Guadalupe, est une lumière discrète mais constante. Elle ne brille pas pour éblouir, mais pour éclairer les zones où l'on n'ose pas regarder.

Chère Guadalupe, vous nous rappelez que la littérature n'est pas un refuge hors du monde, mais un lieu où l'on apprend à vivre. Vous nous apprenez que nommer la douleur, c'est déjà lui donner un sens ; que décrire la fragilité, c'est la rendre digne ; que raconter la vie, c'est toujours, d'une certaine manière, la sauver.

Merci pour ce livre que l'on ne lit pas seulement avec les yeux, mais avec le cœur et le souffle. Merci pour votre courage tranquille, votre sens de la vérité, votre foi obstinée dans la beauté du vivant.

Et puisse votre oiseau rare, désormais, continuer de voler longtemps au-dessus de nos vies. Pour nous rappeler, dans un battement d'ailes, que chaque être humain, même le plus vulnérable, porte en lui la promesse d'un ciel ouvert.